

En octobre, le chef de la police locale faisait même afficher à la porte des mosquées et des bâtiments publics une ordonnance ainsi conçue :

Considérant que le but principal de l'administration de la police est d'assurer la sécurité et la tranquillité générale ;

Considérant, d'autre part, que les juifs ont de tout temps été et sont encore sous la sauvegarde et la protection de l'Islam ;
 . Nous prévenons les juifs de se considérer tous, et en toute assurance, comme protégés par la police. Si quelqu'un leur causait du désagrément, les maltraitait ou commettait un crime contre leur personne, ils devraient aviser la police pour que le coupable soit arrêté et puni conformément aux lois de la Constitution et du « Chéri ».

La police a toujours été très assidue pour assurer la tranquillité des juifs et ceux-ci doivent en toute confiance et en tout espoir vaquer à leurs occupations.

Le chef de la police,
Signé : Ibrahim Monchi Zadeh.

Voici maintenant les communications de M. Nataf concernant les derniers troubles :

Chiraz, lundi 31 octobre 1910.

J'ai l'honneur de vous confirmer mes deux dépêches d'hier et de ce matin, ainsi conçues :

« Emeute ; israélites accusés meurtre ; quartier pillé ; intervenez urgence. »

« Quartier totalement saccagé, dévalisé ; 12 tués, 15 blessés, 6.000 affamés. Certifié exact : Agent consulaire de France. — Consul anglais. »

Ce qui s'est passé hier dans le quartier juif dépasse en horreur, en barbarie, tout ce que l'imagination la plus fertile peut concevoir. En l'espace de quelques heures, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le décrire, 6.000 personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, se sont vu arracher tout ce qu'elles possédaient : argent, meubles, tapis, literie, linge, vêtements, ustensiles de cuisine. 12 familles ont eu à déplorer la mort d'un de leurs membres. 15 autres ont eu un des leurs blessé et n'ont ni de quoi lui acheter un peu de lait, ni même un verre où le faire boire.

Mais procédons par ordre autant que possible dans la rela-

tion des effroyables événements qui se sont déroulés dans la journée d'hier. Je laisse aller ma plume, n'ayant pas le repos d'esprit nécessaire pour vous présenter un exposé méthodique.

D'abord, quelques détails rétrospectifs : Il y a une vingtaine de jours, des vidangeurs étaient occupés à curer les fosses d'aisance d'une maison juive, quand ils mirent au jour un vieux livre dont certaines feuilles n'étaient pas encore souillées et qu'on reconnut pour être un « Coran ». La première pensée des vidangeurs, indignés de voir leur livre saint ainsi profané, fut d'aller dénoncer le fait à des mollahs (prêtres) ; mais les juifs propriétaires de l'immeuble parvinrent, moyennant quelque monnaie, à s'assurer leur silence. On me rapporta cet incident et, bien que le jugeant fort grave, j'estimai préférable de n'en souffler mot à personne, car si pareil fait venait à être connu de quelque mollah fanatique, il serait sûrement exploité par lui aux dépens de nos malheureux coreligionnaires. Il était d'autant plus prudent d'étouffer cette affaire, qu'il n'existe aucune autorité sérieuse en ville, que la plus grande insécurité y règne et que le terrible clan des Seyeds (descendants du Prophète), ne pouvant pardonner aux juifs d'avoir fait retenir un des siens, l'assassin de notre moniteur, pendant trois mois en prison et d'avoir obligé sa famille à payer une indemnité de 100 tomans, n'attendait qu'une occasion pour prendre une terrible revanche.

Le premier jour de la fête de Succot, des juifs revenaient le matin du temple quand ils aperçurent à l'entrée de leur maison une femme musulmane voilée tenant sous le bras un paquet. Dès qu'elle les vit s'approcher, elle jeta précipitamment son paquet dans la fosse d'aisance, qui, dans toutes les maisons juives, se trouve derrière la porte d'entrée ; puis elle s'enfuit. On s'empressa de retirer le paquet. C'était de nouveau un « Coran ». On le déposa en lieu sûr et on vint me prévenir. Cette fois, je jugeai nécessaire de mettre au moins le grand-prêtre de la ville, Mirza Ibrahim, au courant des faits. Je n'étais pas sûr, en effet, que d'autres « Corans » n'eussent pas été jetés de la même façon que les premiers dans des maisons juives à l'insu de leurs habitants, et il était bon que ce dignitaire fût averti, pour le cas où un de ces livres serait découvert et où on saisirait ce prétexte pour molester les juifs. Mirza Ibrahim me promit son bienveillant concours le cas échéant et me recommanda d'ébruiter l'incident le moins possible.

La veille de l'avant-dernier jour des fêtes, vers 10 heures du soir, la maison des deux grands-rabbins de la communauté fut envahie par une bande de gens sans aveu. Ils accompagnaient un marchand du bazar qui prétendait qu'un de ses enfants, une fillette de 4 ans, avait disparu dans l'après-midi et devait indubitablement se trouver dans le quartier juif, où on l'aurait séquestrée ou tuée pour avoir son sang. Les malheureux rabbins, terrorisés à un point qu'on imagine, jurèrent qu'ils n'avaient pas connaissance qu'une enfant musulmane se fût égarée dans le quartier juif et protestèrent contre une aussi monstrueuse accusation. Les loutis (vauriens) se retirèrent après avoir menacé de mettre le quartier juif à feu et à sang si le lendemain, à midi, la fillette n'était pas retrouvée. Le lendemain, on vint me raconter que, la veille au soir, on avait retrouvé à un kilomètre de la ville, à une centaine de mètres du cimetière juif et derrière un vieux palais abandonné, le cadavre d'un enfant qu'on supposait être celui de la fillette musulmane égarée six jours auparavant; on répandait le bruit, ajouta-t-il, que les juifs l'avaient tuée et que tout israélite qui s'aventurerait en dehors du quartier serait corrigé d'importance. J'envoyai aussitôt les deux mirzas de l'école aux informations et les chargeai, par la même occasion, d'aller voir, l'un, le gouverneur par intérim, Cawam-el-Mulk, l'autre, Mirza Ibrahim et Nasr-ed-Dowlet, gouverneur militaire de la ville, afin que des mesures urgentes fussent prises en vue d'étouffer les bruits tendancieux qui commençaient à courir sur le compte des juifs.

L'école est située à l'une des portes de la ville, à proximité de la caserne et à deux cents pas environ du palais du gouverneur. A la sortie de l'école, un des mirzas rencontra Nasr-ed-Dowlet et lui fit part de la mission dont je l'avais chargé. Nasr-ed-Dowlet lui répondit qu'il était précisément venu pour rassembler les troupes et les diriger sur le quartier juif afin d'empêcher la foule de se ruer sur le mehalla. 300 soldats furent, en effet, envoyés dans la direction du quartier et je crus pouvoir être à peu près rassuré sur le sort de nos coreligionnaires.

Sur ces entrefaites, de l'école où je me trouvais, je commençai à percevoir les vociférations de la foule, qui s'amas-sait progressivement devant le palais du gouvernement et qui, réunie autour du corps de la prétendue fillette musulmane trouvée à proximité du cimetière juif — il a été établi par la suite que le cadavre était celui d'un petit juif inhumé il y a huit jours et qu'on avait déterré, pour les besoins de

la cause, tout putréfié et absolument méconnaissable — accusait les juifs d'avoir commis ce forfait, dont elle réclamait vengeance.

Puis, Cawam-el-Mulk, gouverneur intérimaire, ayant donné à ses cavaliers l'ordre de disperser les forcenés, ils se portèrent vers le quartier juif, où ils arrivèrent en même temps que les soldats envoyés par Nasr-ed-Dowlet. Ceux-ci, comme s'ils obéissaient à une consigne, furent les premiers à se ruier sur les maisons juives et à donner le signal du pillage. Ce fut alors, pendant six à sept heures, une œuvre de carnage et de destruction qu'aucune plume ne saurait décrire. Nos coreligionnaires, ayant compris aussitôt quel danger ils couraient, enfouirent, ainsi qu'il est d'usage parmi eux en pareille circonstance, tout ce qu'ils avaient de précieux dans des cachettes souterraines. Certains objets ne craignant pas le séjour dans l'eau furent jetés au fond des bassins qui se trouvent dans la cour de chaque maison : précaution inutile. Les réduits les plus secrets furent éventés. Les assaillants plongèrent dans les bassins pour en retirer les objets qui y avaient été jetés. Des 260 maisons que compte le quartier israélite, pas une seule n'a été épargnée. Soldatesque, loutis, seyeds, femmes, enfants, poussés, excités moins par le fanatisme religieux que par un frénétique besoin de spolier, de s'approprier les biens des juifs, se livrèrent à une formidable curée. A un certain moment, une centaine d'hommes de la tribu des Kachgais, qui se trouvaient en ville pour vendre du bétail, se joignirent aux premiers assaillants comme pour parachever l'œuvre de destruction.

Les voleurs faisaient la chaîne dans la rue. On se passait les tapis, les ballots d'effets, les sacs de marchandises : gommés adragantes, opium, fruits secs, peaux ; les dames-jeannes remplies de vin, d'eau-de-vie ; les ustensiles, les cassettes contenant des objets de valeur, tout ce qui, en un mot, pouvait avoir quelque prix. Ce qui n'en avait pas, ce qui, en raison de son poids ou de son volume, ne pouvait être emporté était, dans une rage de vandalisme, détruit, brisé. Les portes et les fenêtres des maisons étaient arrachées de leurs gonds et emportées ou réduites en pièces. On laboura littéralement les chambres et les caves pour voir si le sous-sol ne recélait pas quelque richesse.

Mais ces exaltés ne se contentèrent pas de dépouiller les israélites de leurs biens. Ils se livrèrent sur leurs personnes à toute espèce de violences. Dès que l'assaut fut donné à

leur quartier, les juifs s'enfuirent dans toutes les directions, les uns dans des maisons musulmanes amies, d'autres au consulat anglais, sur les terrasses, dans des mosquées même. Quelques-uns restèrent pour essayer de défendre leur propriété. Ils en furent pour leur vie ou une blessure grave. Douze d'entre eux trouvèrent ainsi la mort dans la mêlée. Quinze autres reçurent des coups de couteau ou de matraque, des balles de fusil ou de revolver; ils sont dans un état alarmant. Une quarantaine enfin eurent de légères blessures. Une malheureuse femme portait des anneaux d'or aux oreilles. Un soldat la somma de les lui donner. Elle s'empêssa de s'exécuter. Elle avait enlevé un des anneaux et s'efforçait de retirer l'autre, quand le forcené, impatient, trouva plus expéditif d'arracher, avec la boucle, le lobe de l'oreille. Une autre portait autour du cou un gros cordonnet de soie auquel était attaché un petit étui en argent renfermant des amulettes. Un louti voulut le lui arracher et, voyant que le cordonnet tenait bon, il le coupa avec son couteau, faisant en même temps une profonde entaille dans la chair de la malheureuse juive. Que de scènes aussi atroces ont dû se passer encore, dont je n'ai pas jusqu'ici connaissance !

Bref, le résultat de la journée d'hier est le suivant : 12 personnes tuées, 50 environ plus ou moins grièvement blessées, les 5 à 6.000 individus que compte la communauté de Chiraz ne possèdent plus au monde que les quelques loques qu'ils portaient au moment où leur quartier fut envahi.

Ce qui frappe, paraît étrange dans ces tristes incidents, c'est l'inertie des autorités locales, qui semblent n'avoir fait qu'une chose : encourager les soldats à aller, concurremment avec la populace, mettre à sac et à sang le quartier juif et ce, malgré mes prières, mes supplications d'envoyer des cosaques, des cavaliers pour arrêter l'œuvre de pillage commencée, malgré les énergiques et pressantes démonstrations de M. Smart, consul d'Angleterre auprès de Cawam, gouverneur intérimaire.

Organisation des secours. — Ce matin, de bonne heure, je me suis rendu dans le quartier juif. Comment décrire le spectacle d'effroyable détresse, de terrible désolation que j'avais sous les yeux ? Les rues, qui 48 heures auparavant, présentaient l'aspect de la plus vive animation, de la vie la plus intense, donnent aujourd'hui l'impression poignante d'une cité de deuil, d'un lieu ravagé par quelque cataclysme, d'une angoissante vallée de larmes. Des femmes, des hommes, des

vieillards se roulent dans la poussière, se frappent la poitrine et demandent justice. D'autres, plongés dans un état de véritable stupeur, paraissent inconscients et sous l'effet d'un affreux cauchemar qui ne veut pas prendre fin. Où donner de la tête ? de qui, de quoi s'occuper d'abord ? Des morts qui gisent au milieu des décombres et pour les suaires desquels on ne trouve plus de toile de lin, dont les israélites seuls avaient le dépôt ? Des blessés geignant sur le sol nu et grelottant de fièvre ? Des 6.000 autres qui, bien que vivants et restés intacts, sont plus morts que vifs et se demandent avec un désespoir déchirant ce qu'ils ont encore à faire sur cette terre, dépossédés qu'ils sont de tout ce qu'ils avaient, privés de tout moyen d'existence ? Et est-il rien de plus atrocement poignant que la douleur de ces centaines de pères de famille, avant-hier encore dans l'aisance, pourvoyant largement aux besoins des leurs, aujourd'hui réduits à tendre la main ou à se laisser mourir de faim ?

Le médecin européen de l'administration de la ligne télégraphique indo-européenne, le docteur Kelly, aidé de ses assistants et du lieutenant Lang, de la marine anglaise, au dévouement duquel je suis heureux de rendre hommage en passant, voulurent bien, à mon appel, venir au quartier juif pour panser les blessés. Il fallut également procurer aussitôt à ces malheureux des couvertures, du linge, quelques ustensiles, du lait, etc. Un jeune couple, marié depuis deux jours, se trouve parmi les blessés. Une même balle a, me dit-on, traversé les deux jeunes gens au moment où ils cherchaient à ramasser leurs effets pour s'enfuir. Ils furent recueillis par de braves musulmans, chez lesquels le docteur les soigne. Etendus l'un à côté de l'autre, entourés de leurs parents désespérés, ils ne semblent pas se rendre compte de ce qui s'est passé. La pauvre enfant porte encore ses jolis atours nuptiaux, les cheveux, les mains et les pieds fraîchement teints de henné. Le médecin espère les sauver.

J'ai donné ordre qu'on enterre immédiatement les morts et que, faute de toile de lin, on les couvre de linceuls en cotonnade. Il a fallu acheter aux fossoyeurs des outils de terrassement, les leurs ayant été emportés par les pillards.

Il s'agissait ensuite de pourvoir aux besoins immédiats de toute cette population affamée. Cawam-el-Mulk m'adressa un bon de 2.000 kilogs de pain. Une riche musulmane m'en envoya 1.000 kilogs ; le mirza Ibrahim, 400 ; l'Imam Djoumha, 400 ; Nasr-ed-Dowlet, 1.500. Quelques généreux musulmans distribuaient eux-mêmes du pain, du raisin ou de l'argent.

Inutile de vous parler de mes visites répétées chez Cawam-El-Mulk et chez Nasr-ed-Dowlet. Ces hauts fonctionnaires me donnèrent la promesse formelle de reprendre aux pillards leur butin. Mais on sait quel poids il faut attacher à ces engagements. Non que les frères Cawam n'aient au fond la volonté d'agir. Mais, outre qu'ils n'en ont pas les moyens, ne disposant ni d'argent, ni de forces suffisantes pour faire rendre justice aux israélites, ils ont grand peur pour eux-mêmes, étant des Chirazi, ayant leurs familles, leurs propriétés, la plus grande partie de leurs richesses en ville et craignant une nouvelle émeute s'ils agissent trop énergiquement en faveur des juifs. D'un autre côté, ils ont demandé à Téhéran que le gouvernement leur donne pleins pouvoirs pour agir suivant que l'exigeront les circonstances et proclamer en ville la loi martiale.

On a pu reprendre, aujourd'hui, une partie des objets volés hier. Mais on n'a mis la main que sur des objets sans valeur : vieux tapis, vieilles couvertures, chiffons, ustensiles inutilisables, marchandises dépréciées. Tous les objets de prix : tapis, bijoux, vêtements de prix, gommes, opium, etc., ont disparu à tout jamais. Ce qui est plus révoltant encore, c'est que le service des recherches a été confié au chef de la police et à ses agents, qui s'approprient sans scrupule ce qu'ils trouvent. Je m'en suis plaint à Cawam, mais le mal est sans remède, l'intégrité étant chose inconnue en Perse, surtout dans le monde des fonctionnaires.

M. Smart, consul d'Angleterre, me prête le concours le plus entier, le plus dévoué dans ces tristes circonstances. Il multiplie ses visites, ses représentations aux autorités locales, ses dépêches au ministre d'Angleterre à Téhéran. Il a visité ce matin avec moi le quartier juif et prodigué ses consolations aux malheureux israélites. Nous avons décidé d'ouvrir une souscription en ville en faveur des victimes de la journée d'hier.

Mardi, 1^{er} novembre.

Le désespoir de nos coreligionnaires augmente au fur et à mesure qu'ils se réveillent de cette sorte de stupeur où ils semblaient d'abord plongés et qu'ils se rendent mieux compte de l'étendue de leur malheur. Les scènes dont le mehalla offre le spectacle sont déchirantes. Je suis débordé par les demandes d'assistance. Je ne sais où donner de la tête. Les secours en pain que l'on m'envoie sont suffisants pour le moment. Mais ces infortunés ont besoin de couvertures, de